16.

165

ODE
SUR
LA CONVALESCENCE
DU ROI.

Par Monsieur l'Abbé C***

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLIV.

ODE
SUR
LA CONVALESCENCE
DU ROI.

C'Est un tranſport, c'eſt une yvreſſe
Qui fait éclater mes accens;
Le feu, l'excès de l'allégreſſe
Eſt le délire que je ſens.
Mon ame, de douleur éteinte,
Sort des abîmes de la crainte.
Un nouveau jour a lui pour moi.
Quel Aſtre à mes yeux étincelle!
J'échape à la nuit éternelle,
Et je revis avec mon Roi.

QUE vois-je ! A la clarté féconde
Des rayons heureux qu'il répand,
De nouveaux Cieux, un nouveau Monde,
Sont-ils apellés du néant ?
Où s'eſt plongé l'affreux nuage
Qui rouloit la peur & l'orage
Parmi les Peuples conſternés ?
Où ſont ces horreurs, ces ténébres,
Ces pleurs amers, ces cris funébres,
Ces malheurs ſur nous enchaînés ?

SUR le char brillant de la gloire,
LOUIS, armé par l'équité,
S'élançoit avec la victoire
Que preſſe ſon activité :
Devant ſes pas, marchent la Guerre,
La valeur, l'effroi, le tonnerre :
Il étoit ſuivi de la Paix :
Et, pouſſant au loin les tempêtes,
Il ſeme près de lui les fêtes,
L'amour, l'eſpoir, & les bienfaits.

D'UN triple laurier couronnée *,
Préſage heureux! gage certain!
La France, attentive, étonnée,
Sur ſon front liſoit ſon deſtin:
Le Héros bouillant & rapide,
A ſon ame d'honneurs avide
Promet le luſtre des exploits:
Le Monarque humain & ſenſible,
A ſon ame tendre & paiſible
Promet les délices des loix.

DE'JA s'anéantit l'eſpace,
Par qui ſes tranſports ſuſpendus
Differoient d'écraſer l'audace
De ſes ennemis confondus:
D'un rivage à l'autre rivage
Sa foudre qui pourſuit leur rage,
Va les briſer ſous ſes éclats:
Il paroît; ſon ardeur guerriere
Annonce, plus vive & plus fiere,
L'inſtant, & le ſort des Combats.

* Priſes de Menin, d'Ypres, & de Furnes.

FRAPE, LOUIS, vers toi la Palme
Vole auſſi prompte que tes coups;
Frape... Mais, Dieu! Quel triſte calme
Enchaîne ton noble courroux!
Quel ſtupide & morne ſilence
Dans les glaces de l'indolence
Fixe tes Guerriers contriſtés!
Quels éclairs ont percé la nuë!
La pâleur, pour eux inconnuë,
A couvert leurs fronts redoutés.

LA crainte s'étend & redouble.
Qu'annoncent ces frémiſſemens?
L'horreur ſe répand, & le trouble
Eclate en longs gémiſſemens.
Pourquoi ces lugubres allarmes?
Dans l'amertume de ces larmes
Je preſſens des maux inoüis:
Quels cris! Quels ſpectacles horribles!
Des diſgraces les plus terribles.....
Dieu! ſauve les jours de LOUIS!

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

O ſort ! O coup épouvantable !
LOUIS.... O mon Pere ! O mon Roi !
Dieu terrible ! O Dieu redoutable !
Arrête ! Ou ne frape que moi !
LOUIS !.... Il pâlit.... Sa lumiere
S'éclipſe.... au bord d'une carriere
Qui promettoit un ſi beau cours !
La mort étend ſes aîles ſombres,
Et dans l'épaiſſeur de ſes ombres
Plonge ſon aurore & nos jours.

Dieu puiſſant ! O Dieu que j'implore,
Soutiens ſa mourante lueur !
Que ta balance peſe encore
Notre infortune & ta rigueur :
Si tu n'es plus le Dieu propice,
J'oſe interroger ta juſtice
Juſques aux pieds de tes Autels :
Tu fais les Rois ; & leur puiſſance
Eſt un rayon de ton eſſence,
Qui te peint aux yeux des Mortels.

GRAND DIEU ! N'eſt-ce point un outrage ?
J'ai cherché pourquoi j'obéis....
LOUIS décide mon hommage :
Mon cœur t'adore dans LOUIS :
Image du Dieu des Batailles,
Qu'il s'arme ; il briſe les murailles,
Sa main lance tes propres traits :
Qu'il repoſe ; au ſein de nos Villes
Il verſe les douceurs tranquilles,
Image du Dieu de la Paix.

VEUX-TU le ravir à la Terre,
Lorſqu'elle applaudit à ton choix ?
Lorſque la clémence & la Guerre
L'attendent pour juger leurs droits ?
Lorſque l'aurore la plus vive
L'expoſe à l'Europe attentive
Qu'il ébloüit de ſon éclat ;
Et qu'aux vertus qu'il fait paroître,
Elle admire, & confond le Maître,
Le Citoyen, & le Soldat ?

SUR LA CONVALESCENCE DU ROI.

Eh quoi ! Ces vertus adorées
Ne pourront désarmer ton bras !
Elles vont se perdre, ignorées
Dans les ténébres du trépas !
Peuple ! A sa clarté qui s'efface,
Viens, revois encore une trace
De l'humanité de ton Roi ;
Son cœur est percé de tes larmes,
Et ses plus cruelles allarmes
Sont ta douleur & ton effroi.

Ah ! Quelle en est la violence !
Peuple tendre ! Peuple chéri !
Des profondeurs de ton silence
S'échape ton lugubre cri ;
Le Temple saint gémit, s'agite,
L'offrande accable le Lévite,
Le portique est noyé de pleurs,
L'encens, les larmes, la poussiére,
Portent aux pieds du Sanctuaire
Les vœux, la crainte, les douleurs.

DIEU ! Qu'ai-je vû ! Ton Tabernacle
S'eſt ébranlé par nos ſanglots :
O LOUIS ! O Peuple ! O miracle !
Dieu terrible, & Dieu du repos,
Tu veux : La Mort fuit dans l'abyſme :
Et mon Roi que ta voix ranime,
Perce ſes voiles odieux ;
Aux yeux d'un Peuple qui l'adore
Il reparoît plus cher encore ;
Son Peuple eſt plus cher à ſes yeux.

QU'IL vive ! Eh ! quel bonheur ſuprême !
Dieu puiſſant ! daigne l'épargner :
Qu'il ſoit adoré ! Qu'il nous aime !
Qu'il vive ! Il ſait vaincre & régner.
Que tout l'Uuivers le contemple,
Qu'il connoiſſe par notre exemple
Tes Bienfaits & ta Majeſté :
Et Toi ! dans nos fêtes publiques,
Dans nos tranſports, dans nos cantiques,
Jouis de ta propre bonté.

FIN.

Lû & approuvé, ce 29 Août 1744. Signé, CREBILLON.

Vû l'Approbation. Permis d'Imprimer. Ce 29 Août 1744. Signé, MARVILLE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 3000. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt de la Cour du Parlement du* 3. *Décembre* 1705. *A Paris, le* 30. *Août* 1744. Signé, VINCENT, Syndic.